

**ANDREÏ KOURKOV**

**L'oreille de Kiev**



**1919,  
le grand feuilleton  
de Kourkov**



Kiev, 1919 : c'est la cacophonie révolutionnaire. Des armes à foison, de l'ordre nulle part, des bandits et des voleurs cent fois plus nombreux. La ville est tombée aux mains des bolcheviks en février et le nouveau pouvoir s'y met en place tant bien que mal alors que la guerre civile fait rage dans la région, en proie à des combats opposant blancs et rouges, anarchistes et nationalistes... Samson, jeune étudiant, se retrouve du jour au lendemain à devoir se débrouiller seul, après avoir perdu son père et son oreille droite sous le sabre d'un cosaque. Dès lors tout se précipite. Enrôlé presque par hasard dans la milice, Samson va bientôt se lancer dans une enquête où son oreille jouera un rôle quelque peu inattendu...

**ANDREÏ KOURKOV** est le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Les Abeilles grises*, son dixième roman situé dans le Donbass, a reçu un accueil international exceptionnel.

«Ce livre prouve que l'humour est d'autant plus important en temps de guerre.» *Frankfurter Allgemeine Zeitung*

Andrei Kourkov

# L'oreille de Kiev

*Traduit du russe (Ukraine)  
par Paul Lequesne*



Liana Levi



*Dédié à Vsevolod Evguéniévitch Dmitriev,  
archiviste enthousiaste et idéaliste,  
qui haïssait la violence.*



## Avant-propos

### Des origines de Samson Koletchko

Un simple coup de fil peut-il être le point de départ de la rédaction de plusieurs livres? Je n'en croirais rien si pareille histoire ne m'était arrivée.

Durant l'automne 2019, j'ai reçu un appel de Tania, une amie d'amis.

«J'ai un cadeau pour vous, m'a-t-elle annoncé. Il est lourd, je vous l'apporte.»

Le jour même, à l'angle de la rue des Reîtres et de la rue des Arquebusiers, là où se trouve ma maison, je me voyais remettre par Tania un gros carton en effet assez pesant.

«Et ce n'est pas tout! m'a-t-elle dit avec un sourire énigmatique. Ce n'est qu'une partie du cadeau.»

Une fois chez moi, j'ai ouvert le carton. À l'intérieur se trouvaient d'authentiques documents de la Tchéka, la police secrète bolchevique, datés de 1919. Tous les dossiers se rapportaient à Kiev et à ses environs. Il en émanait une odeur étrange, un peu irritante. Je me suis mis tout de suite à éternuer.

La pandémie du coronavirus avait déjà commencé et j'avais sous la main de quoi me protéger. D'un geste presque instinctif, je me suis couvert le nez et la bouche d'un masque et j'ai enfilé des gants en caoutchouc. C'est ainsi que, la première fois, j'ai examiné les procès-verbaux d'interrogatoires et de jugements signés par les tchékistes. J'ai lu des pages et des pages manuscrites de rapports et autres papiers, et me suis trouvé transporté dans le passé, dans la Kiev d'il y a cent ans.

Bientôt, Tania et son mari Alexandre, tous deux médecins, m'ont apporté deux autres caisses de documents. Tout cela, m'ont-ils appris, appartenait au père de Tania, récemment décédé, qui avait travaillé toute sa vie au KGB. Il s'intéressait beaucoup à l'Histoire et espérait écrire un livre en utilisant ces vieilles archives. Certaines portaient des annotations au crayon de sa main. Il n'avait pas écrit de livre finalement, mais j'héritais aussi des notes qu'il comptait probablement inclure dans cet ouvrage resté lettre morte.

La lecture de ces documents a totalement bouleversé mes plans à court terme. Je me suis plongé dans une période de l'Histoire qui m'avait toujours passionné. J'ai commencé à chercher d'autres sources d'information sur la vie à Kiev durant la guerre civile de 1918-1921, quand les bolcheviks tentèrent par quatre fois de s'emparer de l'Ukraine pour la transformer en république soviétique (la quatrième fois fut la bonne). J'ai eu envie de raconter à mes lecteurs cette époque difficile, incroyable, fantasmagorique même parfois, et très vite je me suis attelé à la rédaction d'un premier épisode : *L'Oreille de Kiev*. Comme les documents se rapportaient à des crimes, réels ou inventés de toute pièce par les tchékistes, le genre du futur roman s'est imposé de lui-même : celui du policier historique. Et pendant que je l'écrivais me sont venus peu à peu en tête les sujets des aventures suivantes de Samson Koletchko, mon héros principal, et de sa future épouse Nadejda.

À présent j'étudie les archives de la Tcheka sans masque ni gants de caoutchouc, mais armé en revanche d'une puissante loupe. Je suis devenu un familier de la Kiev de 1919, je connais certains de ses habitants et leurs adresses, je me promène dans ses rues accompagné des héros des rapports de police et des personnages de mon livre. Je m'inquiète pour eux et pour ma ville bien-aimée qui aujourd'hui, cent ans après la guerre civile, se trouve de nouveau en danger.

Andreï Kourkov



## Chapitre 1

Samson fut assourdi par le tintement du sabre s'abattant sur le crâne de son père. Du coin de l'œil, il perçut l'éclat furtif de la lame étincelante et marcha dans une flaque d'eau. De la main gauche, son père, déjà mort, l'avait poussé sur le côté, si bien que le coup de sabre suivant n'atteignit pas sa tête rousse, mais la frôla et trancha son oreille droite. Il la vit avant de tomber dans le fossé, il eut le temps de tendre la main, de l'attraper et de la serrer dans son poing, tandis que son père s'effondrait sur la chaussée, le crâne fendu en deux. Il fallut encore que de son pied arrière au sabot ferré le cheval le clouât au sol, après quoi le cavalier donna des éperons et s'élança : devant lui couraient une dizaine de citadins qui d'eux-mêmes se jetaient dans les fossés, de part et d'autre de la route, comprenant ce qui les attendait. Derrière le cavalier en venaient cinq autres.

Mais Samson ne les voyait plus. Il gisait sur la pente du fossé, la main gauche appuyée sur la terre humide, la tête posée sur son poing droit. Sa blessure lui cuisait, d'une manière bruyante, comme si quelqu'un eût frappé exprès au-dessus d'elle à coups de marteau sur un rail d'acier. Un sang brûlant coulait le long de sa joue et allait ruisseler dans son col.

Il recommençait à pleuvoir. Samson releva la tête. Il regarda la route, vit la jambe de son père, la semelle de sa chaussure inclinée vers lui. Même tachées de boue, les

bottines bleu marine à boutons de fabrication anglaise avaient encore noble allure. Il en prenait grand soin, les portait sans discontinuer depuis six ans, depuis ce jour de 1914 où un marchand de chaussures du Krechtchatik<sup>1</sup>, effrayé par le déclenchement de la guerre, avait rabattu ses prix, estimant avec justesse que les temps ne seraient plus guère propices à la vente d'articles de mode.

Samson ne voulait pas voir son père mort, le crâne fendu. C'est pourquoi il recula le long du fossé, le poing toujours serré sur son oreille. Il se hissa sur la chaussée, mais fut incapable de se redresser. Il demeura là, maigre et voûté, s'interdisant de se retourner. Il esquissa quelques pas et trébucha contre un corps. Il le contourna, et de nouveau un bruit terrible s'abattit sur sa tête et y entra à torrent. Ce bruit se déversait dans son oreille coupée comme de l'étain en fusion. Il colla le poing contre la blessure sanglante, pour tenter de la colmater et de recouvrir le vacarme qui s'y était engouffré, puis se mit à courir. Il s'enfuit, droit devant lui, par où il était venu avec son père, en direction de la rue Jilianskaïa où il était né. À travers le fracas, il entendit des coups de feu isolés, mais cela ne suffit pas à l'arrêter. Toujours courant, il croisait des citadins et des citadines désemparés, qui regardaient autour d'eux, sans plus bouger. Et alors qu'il sentait déjà qu'il ne pourrait aller plus loin, qu'il était à bout de forces, son regard accrocha une grande enseigne fixée au-dessus de l'entrée d'une maison d'un étage : *Traitement des maladies des yeux. Docteur Vatroukhine N. N.*

Il courut à la porte, tendit la main vers la poignée. Fermée. Il frappa.

---

1. Nom de l'avenue principale de Kiev. (Toutes les notes sont du traducteur.)

« Ouvrez ! » cria-t-il.

Il tambourina des poings sur le vantail.

« Que voulez-vous ? demanda de l'intérieur la voix effrayée d'une femme manifestement âgée.

– J'ai besoin de voir le docteur !

– Nikolai Nikolaïevitch ne reçoit pas aujourd'hui.

– Il le faut ! Il est forcé de me recevoir ! supplia Samson.

– Qui est là, Tonia ? fit une voix de baryton, profonde bien qu'éloignée.

– C'est quelqu'un de la rue, répondit la vieille femme.

– Laisse entrer. »

La porte s'entrebâilla. La femme regarda par la fente le visiteur couvert de sang, puis le fit entrer et referma aussitôt le battant à clef et deux verrous.

« Oh, Seigneur ! Qui vous a fait ça ?

– Des cosaques. Où est le docteur ?

– Venez. »

Le médecin, cheveux gris-blanc, joues et menton rasés de près, examina la plaie, la traita sans dire mot, y appliqua un tampon enduit d'une pommade, puis banda la tête du blessé.

Samson, quelque peu rassuré par le silence de l'appartement, le regarda avec une gratitude apaisée et ouvrit devant lui son poing droit.

« Et l'oreille, il serait possible de la recoudre ? demanda-t-il d'une voix à peine audible.

– Je ne puis vous le dire, répondit le médecin en secouant tristement la tête. Je suis ophtalmologue. Qui vous a arrangé de la sorte ?

– Je ne sais pas. » Samson haussa les épaules. « Des cosaques.

– L'anarchie rouge ! » s'exclama Vatrroukhine avant de pousser un profond soupir.

Il gagna son bureau, fouilla dans le tiroir du haut et en sortit une petite boîte à poudre qu'il tendit au garçon.

Samson en ôta le couvercle : elle était vide. Le médecin déchira un bout de coton hydrophyle et en tapissa le fond. Samson y déposa son oreille, referma le poudrier et le rangea dans une poche extérieure de sa veste tunique.

Il leva les yeux sur le docteur.

« Mon père est resté là-bas, souffla-t-il. Sur la route. Il a été tué. »

L'autre émit un claquement de langue attristé et secoua la tête.

« Peut-on encore se promener dans les rues aujourd'hui ? » Il eut un geste d'impuissance. « Et que comptez-vous faire ? »

– Je ne sais pas, il faut le récupérer...

– Vous avez de l'argent ?

– Il en avait, dans son portefeuille ! Nous allions chez le tailleur chercher un costume.

– Venez. »

Et Vatroukhine lui désigna de la main la porte du couloir.

Les rues à présent semblaient désertes. Quelque part au loin, on tirait au fusil. Le ciel se penchait encore plus bas sur la ville gorgée de sang, comme s'il avait l'intention de s'étendre pour la nuit sur ses toits et ses cimetières.

Quand ils arrivèrent à la rue des Allemands, où Samson et son père avaient été chargés par les cosaques, ils aperçurent devant eux deux chariots entourés d'une dizaine d'hommes. Sur l'un, on avait déjà hissé plusieurs cadavres, mais le père de Samson gisait toujours sur le bord de la route. À une différence près : il était

pieds nus ; quelqu'un lui avait ôté ses bottines anglaises à boutons.

Samson se pencha sur le corps en s'efforçant de ne pas regarder sa tête. Il glissa la main sous le revers du manteau, chercha à tâtons le portefeuille dans la poche intérieure. Il l'en extirpa. L'embonpoint de l'objet le surprit un peu. Il le fourra dans la poche de sa veste et, s'étant redressé, tourna la tête vers les chariots.

« Faut-il l'emmener ? demanda un des hommes qui tenait par la bride le cheval du véhicule encore vide.

– Oui, ce serait bien, acquiesça Samson avant de tourner la tête vers le médecin.

– Et quel est l'établissement de pompes funèbres le plus proche par ici ? demanda Vatrroukhine.

– La maison Gladbach, y a pas plus près ! répondit l'autre. Vous avez de l'argent ? Mais pas l'autre, là, pas des *karbovantsy* !

– J'ai des *kerenki*<sup>1</sup>, répondit le docteur.

– Bien, opina l'homme. Allez, je vais vous aider à le soulever, autrement vous allez vous salir. »

Samson jeta un coup d'œil à son pantalon et à sa veste, tous deux tachés de boue et se pencha dans un même mouvement vers le corps de son père.

En ce mardi 11 mars 1919, sa vie passée venait d'être rayée d'un trait.

---

1. Le terme de *karbovantsy* désigne les billets imprimés entre 1918 et 1920 par l'éphémère République populaire ukrainienne, celui de *kerenki*, les coupures de 20, 40 et 250 roubles émises à partir de 1917 par le gouvernement transitoire de Russie, dirigé par Kerenski. Les *kerenki* restèrent en usage dans les pays de l'ex-Empire russe jusqu'en 1921.

## Chapitre 2

«Je vous conseillerais de garder le manteau, dit en russe avec un accent polonais le commis des pompes funèbres. On n'enterre pas avec un manteau. Il ne tiendra pas plus chaud au client. En revanche, il faudrait quelque chose pour les pieds... »

Le corps du père de Samson était étendu dans un cercueil grossièrement assemblé. Sa tête, recouverte d'un carré de soie chinoise de couleur mauve, paraissait intacte. L'employé de la maison l'avait entièrement bandée pour resserrer les deux moitiés du crâne.

«Et cette planche, là?»

Samson désignait du regard l'un des flancs du cercueil qui à l'évidence avait déjà servi à un autre usage.

«Vous savez, nous avons notre propre scierie près de Fastov, mais il est impossible d'y accéder en ce moment, et si même on y arrivait, on ne pourrait pas revenir, dit le commis. Là où l'on manquait de bois de qualité, on a employé les planches d'une palissade effondrée... Nous avons beaucoup trop de clients, nos menuisiers sont débordés... Si ça se trouve, votre père est passé souvent devant cette clôture!»

Dans le cimetière de Chtchekavitsa, d'ordinaire peu fréquenté, régnait cette fois-ci un vacarme de rue. Et même le croassement des centaines de corneilles affectionnant la ramure du chêne vigoureux planté dans l'enclos des vieux-croyants n'était pas en mesure de couvrir ce bruit. Brouhahas, pleurs, voix furieuses empreintes de chagrin s'élevaient à l'autre bout de la nécropole, du côté du ravin. Samson, quant à lui, se trouvait pile en son centre, campé debout, à observer les deux ouvriers embauchés par le commis en train d'approfondir une fosse étroite

entre deux tombes anciennes. De temps à autre, il s'éloignait de deux, trois pas pour éviter que la terre brune jetée hors du trou ne tombât sur ses chaussures.

« Impossible de creuser davantage, cria l'un des hommes. Il y a déjà des cercueils ici ! »

Pour appuyer ses dires, il frappa de sa pelle contre le fond qui émit en réponse un son caverneux, sourd et plaintif.

Samson regarda en bas.

« Mais le nôtre va loger ? »

– En forçant, oui, il tiendra, lui fut-il répondu. Il sera juste un peu serré. »

À droite se dessinait l'arête noire du cercueil de sa mère, inhumée cinq ans plus tôt. Elle était morte peu après Véra, la sœur cadette de Samson, contaminée par la pneumonie qui avait emporté celle-ci. Désormais, son père reposerait à côté d'elles, privant Samson de place dans la sépulture familiale.

Son regard se leva sur le monument funéraire : un arbre de béton aux branches coupées. Avec pour inscription, gravée : *Koletchko Véra, Koletchko Zinaïda Fiodorovna. Reposez en paix. Vos père et frère.*

Lire ces mots le troubla.

Les fossoyeurs descendirent le cercueil avec des cordes. Sa partie la plus étroite logeait facilement au fond de la tombe, mais l'autre se trouva coincée deux pieds plus haut.

Les deux hommes tassèrent la terre à coups de pelle à l'endroit concerné, et la tête du cercueil s'enfonça encore de quelques pouces.

« Ça descendra pas plus maintenant, dit l'un en secouant la tête. Mais ça viendra plus tard ! Ça fait toujours ça. Ça finit toujours par s'affaisser. »

Samson opina du chef. Et sentit son bandage glisser. Il palpa le nœud au-dessus de son oreille coupée, détacha la bande, la retendit et en renoua les extrémités.

« Ça fait mal ? demanda un des ouvriers, compatissant.

– Non, répondit Samson. Juste des élancements.

– Ça fait toujours ça », déclara l'autre, en hochant la tête d'un air de philosophe. Sur quoi il tira de la poche de sa veste matelassée une casquette à carreaux froissée dont il se couvrit le chef.

Ayant touché leur dû, les fossoyeurs s'en retournèrent au chariot. Samson demeura seul. À cet instant le soleil émergea des nuées, et sous l'effet de ses rayons le cimetière sembla s'apaiser. Les corneilles se turent. Du côté du ravin, plus personne ne pleurait ni n'élevait la voix. Tout avait fait silence et retenait son souffle. Tout, excepté la bise glacée de mars.

Les taches de terre brune sur la vieille neige durcie entourant la tombe fraîchement creusée parurent à Samson comme des taches de sang.

Après en avoir nettoyé le col et les épaules doublées de ouatine, il pendit le manteau paternel, de bonne facture mais fort sale, dans la partie gauche de l'armoire. La partie droite renfermait les robes de sa mère ainsi que la veste préférée de celle-ci, en renard gris.

Il entra dans le cabinet de travail de son père, une pièce petite mais confortable dont l'unique fenêtre donnait sur la rue. Il n'y pénétrait que rarement. Le défunt avait toujours tenu son bureau dans un ordre tout germanique. À droite, au bord du plateau, était posé un abaque offert par le patron de la société commerciale dont il avait tenu les comptes jusqu'à sa fermeture, survenue l'année précédente. Les bords du cadre en noyer



étaient incrustés d'ivoire. Les boules elles-mêmes étaient faites d'un matériau noble, de l'ivoire d'« animal marin », comme aimait à dire l'ancien comptable.

À gauche, s'élevait habituellement une pile de dossiers à sangle remplis de documents. Mais quand la société avait fermé, ces dossiers avaient déménagé sur le plancher. Le père de Samson n'était pas pressé de les jeter, il disait que la vie était impossible sans air, sans eau et sans commerce, aussi pensait-il que l'établissement pourrait bien rouvrir dès que les « mécontents seraient devenus contents ».

Au mur, à gauche comme à droite, une trentaine d'autres bouliers étaient accrochés à des clous – une collection complète. Samson les avait toujours vus identiques, mais à présent qu'il se retrouvait seul dans l'appartement et pouvait mieux les observer, il décelait des différences dans les formes, les nuances et les couleurs des boules qui les constituaient. Au milieu des abaquages qui ornaient les murs, la présence de quelques photographies encadrées de bois avait quelque chose d'incongru, d'absurde. Grand-père et grand-mère, père et mère, lui, Samson, et sa sœur Véra, tous deux enfants, en costumes de marin...

Samson se rapprocha de cette dernière image et du boulier pendu au-dessous.

Il poussa violemment une des boules vers la gauche, vers la partie libre de la tige métallique et prononça : « Maman. » Puis il en poussa deux autres, et dit, d'une voix cette fois-ci éteinte : « Papa... »

Il détacha alors légèrement la quatrième boule de la même rangée et, du bout du doigt, la promena sur la tige dans un sens et dans l'autre.

Il s'éloigna pour s'asseoir au bureau de son père. Il ouvrit le tiroir supérieur gauche. Prit dans ses mains le

passport familial. Ils étaient quatre sur la photographie. Date de délivrance : 13 février 1913. C'était son père qui avait rempli les formalités pour l'obtenir, rêvant d'un voyage en famille en Austro-Hongrie, dans les villes d'eau. Ni l'Austro-Hongrie, ni l'Empire russe, ni son père n'existaient plus désormais. Ne restait qu'un passeport.

Samson referma le livret gris et le reposa là où il l'avait trouvé. Il rangea à côté la boîte à poudre renfermant son oreille et porta la main à sa tempe droite. Il palpa la blessure sous le bandage. Il ressentait un sourd élancement mais pas de vraie douleur.

Il claqua des doigts près de la plaie et le bruit lui parut net et sonore.

« C'est bon, j'entends encore », songea-t-il.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *Samson i Nadejda*

Copyright © 2022 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Cette édition électronique du livre *L'Oreille de Kiev* d'Andrei Kourkov  
a été réalisée en septembre 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0684-0)

ISBN ePDF : 979-10-349-0686-4